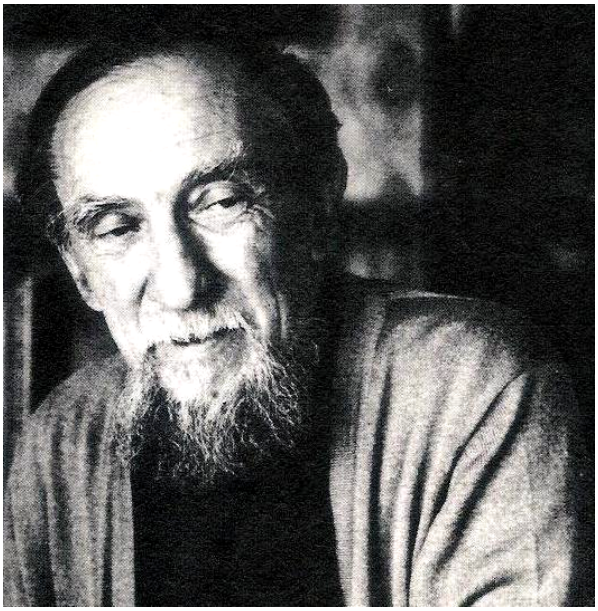
Henri Pertus, imagier ou peintre de la Provence?
Discours de réception du professeur André Bérutti

Le voici arrivé ce moment à la fois attendu et redouté par tout nouveau titulaire de l'un des cinquante fauteuils que compte l'Académie du Var.
Cette cérémonie consacre le nouveau venu dans son statut de membre actif résidant et lui impose trois devoirs.
Le premier devoir est celui des remerciements adressés à ses deux parrains.
Les miens ont été guidés dans leur soutien plus par un sentiment d'amitié que par mes supposés mérites. Ces deux parrains, médecins de la Marine comme moi, le Médecin Général Inspecteur Bernard Broussolle et le Professeur Pierre Navarranne, je les ai côtoyés, mais peu fréquentés durant ma carrière maritime, ayant cependant toujours admiré en l'un le chercheur et le savant, en l'autre le fin et brillant clinicien.
Ils m'ont fait l'honneur de m'accorder leur confiance durant ma seconde carrière médicale et c'est grâce à Bernard Broussolle que j'ai assisté en invité aux premières séances de notre compagnie.
Lorsque Pierre Navarranne m'a proposé de faire la réponse traditionnelle à mon discours j'ai accepté avec enthousiasme, connaissant comme vous sa finesse, son humour et son éloquence. Il nous offrira le bouquet final !
Avec mes parrains je veux remercier pour leur accueil et leur patience mes collègues de l'Académie du Var auprès desquels j'ai trouvé chaleur et courtoisie. Ils sont amis de la culture et cultivent l'amitié.

Le deuxième devoir consiste à faire l'éloge de son prédécesseur.
Cet éloge ne peut qu'être bref puisque je n'ai pas connu René Cliquot qui occupait avant moi ce fauteuil numéro 22 et a disparu en 2005. J'ai entendu parler d'un marin astronome, d'un mathématicien poète. Pour ceux qui l'ont côtoyé, René Cliquot était un homme extraordinaire doué d'une intelligence exceptionnelle. Il a honoré notre compagnie.
Né dans une cave champenoise, il se disait dans son discours de réception « Nordiste parmi les Sudistes. »

Le dernier devoir, et non le moindre, consiste pour le nouveau venu à se soumettre à une sorte d'examen de passage, un exercice de style sur un sujet dont il a la liberté du choix.
Soyez rassurés, jamais personne n'a été recalé à cet examen !
Pourquoi ai-je choisi de vous parler d'Henri Pertus ?
2008 est l'année du centenaire de la naissance de cet artiste, connu de la grande majorité d'entre vous et qui fut membre actif de notre compagnie. Voici les premières raisons de mon choix.
Pertus était un peintre provençal, ce qui le rapproche de Willy Eisenschitz qu'a évoqué en 2007 notre collègue et ami Jean Perreau dans son discours de réception. Ce discours fut un modèle du genre auquel je me réfère sans prétendre l'égaler, n'ayant ni la formation ni les connaissances requises.
Enfin, dernière raison, mais on pourrait en trouver d'autres, Pertus faisait des images, ce qui me permet de rappeler le beau discours de notre président sur « le verbe et l'image » et va m'autoriser à vous montrer ces images, support d'une tentative de réponse à la question que pose le titre de mon propos : Henri Pertus, imagier ou peintre de la Provence ?



Henri Pertus voit le jour le 28 juillet 1908 à Nîmes.
Deux ans auparavant, pas loin de là, par un soir d'automne, avait été exaucé le vœu de Paul Cézanne, qui s'était juré de mourir en peignant.
En 1960 Pertus enverra un clin d'œil au maître d'Aix en le représentant sur une gravure, en train de peindre.
Il s'était exclamé un jour: « Ils ont fait de Cézanne, peintre provençal, une gloire nationale. On ne va pas le leur disputer ! ».

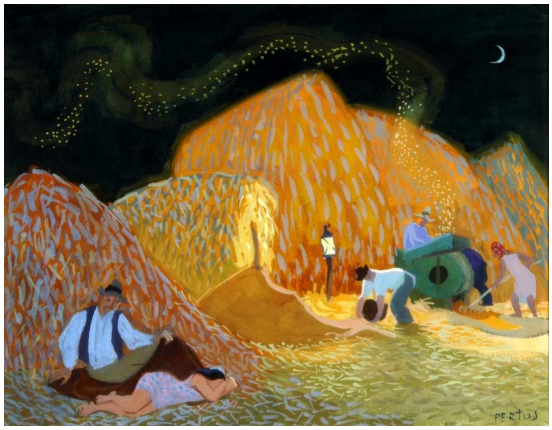
Le fauvisme et l'expressionnisme allemand sont nés trois ans avant Pertus.
En 1907 Picasso rencontre Braque dont *Les Maisons de l'Estaque* viennent d'être refu sées au Salon d'Automne. Le cubisme émerge, précédant l'Abstraction née en 1910 avec Kandinski.
Ces évènements considérables révolutionnent la peinture du XXe siècle.
Pertus n'y sera pas indifférent.

Ferdinand par Henri

Henri était le fils de Ferdinand Pertus surnommé « le miniaturiste de Nîmes » et reconnu comme un excellent peintre. Comme Auguste Chabaud, Ferdinand était l'élève de Grivolas, aux beaux-arts d'Avignon. Ayant accepté de faire les études de droit imposées par son banquier de père opposé à sa vocation de peintre, Ferdinand installe son étude de notaire à Marguerittes, petit village des environs de Nîmes. Là, un vaste atelier tout proche lui permet de se livrer à sa passion entre deux clients, ou même en plein milieu d'une consultation trop longue ou trop animée à son goût.

Le jeune Henri plein d'admiration pour son père l'accompagnait souvent sur le motif dans la campagne nîmoise.

« Mon père m'a appris le respect de la nature » aimait dire Henri Pertus, qui vend son premier tableau à l'âge de 16 ans. Auguste Chabaud, lui aussi Nîmois, fréquentait l'atelier de Ferdinand et on peut penser que le jeune Henri a pu s'inspirer de la peinture du maître de Graveson en cernant d'un épais trait noir les puissantes silhouettes d'une œuvre de jeunesse dont



il reprendra le motif bien plus tard.

Le père d'Henri poursuit une belle carrière de peintre, tour à tour paysagiste, illustrateur, enlumineur, miniaturiste et décorateur, fidèle à la même manière de peindre, précise, solide, efficace.

En 1936 Ferdinand illustre à la manière d'un bénédictin « La vie de Jésus » écrite par François Mauriac, à qui il soumet ses originaux insérés dans la première édition parue chez Flammarion. L'auteur donne pour ainsi dire son *imprimatur* dans un bel envoi autographe : « A monsieur Ferdinand Pertus qui a vu et qui nous montre ce que j'ai essayé de raconter avec les pauvres mots des humains ».

Son éclectisme pousse Ferdinand à illustrer aussi « Les Contes drolatiques », « Notre-Dame de Paris », « Don Quichotte » et « Les Fables » de La Fontaine.

La mairie de Nîmes s'enorgueillit de posséder les vingt deux panneaux qui illustrent l'histoire de la ville, grand-œuvre de Ferdinand. Une foule de personnages, des détails minutieux basés sur une recherche historique précise font l'admiration d'Henri qui a écrit à propos de l'œuvre de son père : « Ce ne sont pas de simples illustrations. L'anecdote et le côté décoratif sont vite dépassés. Ce sont des tableaux que l'on pénètre. »

L'admiration pour son père, pour sa peinture, « pour sa probité », disait-il, pour son respect de la nature transparaît dans un portrait qu'en a fait Henri. Le fils a peint le père qui fut son premier et son meilleur maître et dont il avait hérité l'oeil bleu, vif et narquois, et comme étonné par le monde qu'il ne cesse de découvrir. Cette admiration filiale a été certainement l'un des ferments de l'œuvre d'Henri Pertus. Mais il y avait quelque chose en plus, une étincelle, une ferveur, une passion qui lui ont permis de quitter le domaine de l'image pour évoluer vers une oeuvre plus aboutie, plus profonde, en une quête poursuivie durant toute sa vie.

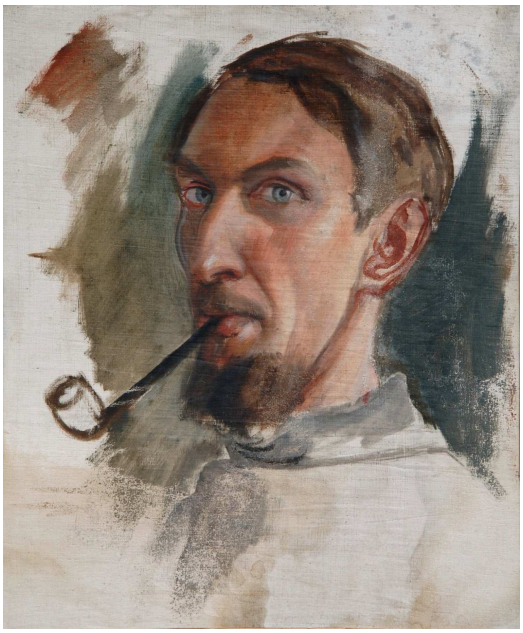
Après des études littéraires à Nîmes Henri Pertus quitte Marguerittes pour se rendre en 1928 dans la capitale et s'inscrire à l'Ecole des beaux-arts. Il y est l'élève d'Ernest Laurent, héritier des impressionnistes et ami de Seurat dont le pointillisme l'avait séduit. Il semble que ses maîtres aient peu marqué Henri Pertus, du moins dans un sens favorable : pour lui « l'Ecole des beaux arts est dirigée par des crétins séniles » ! Il avait vingt ans et, comme Simon Segal venu de Russie quelques années plus tôt, il voulait brûler Le Louvre !

Henri aurait sauvé du désastre l'admirable *Piéta* d'Avignon qui lui avait procuré une émotion picturale si inoubliable qu'il ne pouvait admirer ce chef-d'œuvre sans avoir les larmes aux yeux !

La fréquentation de l'Ecole des Arts décoratifs est plus enrichissante et permet au jeune homme enthousiaste de s'initier à la fresque auprès des meilleurs maîtres.

A son retour dans la maison familiale le jeune artiste s'empresse de mettre en application ce qu'il a appris dans la capitale et, fidèle à son admiration pour Giotto, réalise *a fresca* sur un mur de l'atelier de son père une grande Nativité dans laquelle ses amis et tous les membres de sa famille sont représentés. On y reconnaît Ferdinand, la mère d'Henri et Suzanne sa jeune sœur. Henri est aussi là, dans la partie droite de la fresque, déjà barbu, la main gauche posée sur l'épaule de sa jeune épouse, Paulette Fulconis, en une attitude quelque peu guindée et naïve.

Derrière Pertus, son ami Clair André et d'autres personnages dont le visage est parfois traité à la manière de ceux de Modigliani.
Ce n'est pas la seule fois où Pertus s'est représenté dans une œuvre murale : la fresque cachée, mais néanmoins en péril, de l'ancien baptistère de l'église Sainte Thérèse au Pont de Suve le montre en 1954, en bordure de l'œuvre, discret, toujours accompagné de parents, d'amis et d'élèves.
Il y a chez Pertus un paradoxe entre ce côté narcissique qui le pousse à se représenter sur certaines œuvres, comme s'il voulait les signer deux fois, et sa discrétion, son humilité reconnues par tous ceux qui l'ont fréquenté.



Son autoportrait n'est pas empreint de la même humilité : l'œil bleu est largement ouvert sur le monde à conquérir, la bouche légèrement ironique est serrée sur la pipe du rapin, souvenir de la vie de Bohème menée durant cinq années à Paris.
Et puis cette barbiche taillée avec soin, héritée du père si admiré, qui prolonge le visage et ne le quittera plus. Pertus et sa barbiche sont inséparables. Barbichette de la chèvre, animal mythique, vedette du bestiaire pertusien depuis une mémorable rencontre dont je vous parlerai? Ou barbe du félibre voulant imiter Mistral et son allure à la Buffalo Bill ?
C'est que Pertus était profondément engagé dans le félibrige provençal.
Frédéric Mistral dont il a illustré *Calendal* avait fréquenté l'atelier de son père et l'arrière grand-père maternel de Pertus était le sculpteur Pierre-Guillaume Fulconis, auteur de la célèbre *Coupo Santo* offerte en 1867 par les félibres catalans aux Provençaux en remerciement de l'accueil réservé au poète Victor Balaguer, exilé politique en France.

Pertus parlait et écrivait la langue provençale. Il avait très tôt « provençalisé » son prénom, si vous permettez ce néologisme, en en supprimant le H.

Il devient simplement Pertus en 1948 à la mort de son père Ferdinand, dont il a gravé sur bois un émouvant portrait : il n'y a désormais plus qu'un Pertus dans le monde de la peinture.

1932 est une année charnière pour Henri. Il épouse Paule qui est nommée professeur au collège classique de jeunes filles de Toulon. Rapidement le jeune couple franchit le Rhône, qui pour Pertus n'est pas la limite de la Provence, et quitte les confins de la garrigue et de la plaine viticole nîmoise pour la Méditerranée et l'arrière pays toulonnais : de Languedocien qu'il était, Pertus devient Provençal, sans être oublié par sa ville natale qui lui fait deux commandes de fresques après qu'il ait participé en 1931 à la décoration du Musée des Colonies.

En 1935 c'est dans le lycée technique Dhuoda nouvellement construit dans un style moderne, presque avant-gardiste, que Pertus décore le parloir de fresques représentant des scènes bucoliques et familières de la vie provençale quotidienne, danses d'enfants, partie de boules, cueillette des figues. On sent dans cette œuvre poindre la liberté et la simplicité du trait, le sens du mouvement qui annoncent l'imagier.

En 1936 c'est la salle des réunions de la chambre de commerce de Nîmes qui est décorée par Pertus et Clair André d'un ensemble de fresques. Un véritable compagnonnage lie les deux amis qui se partagent les thèmes. La réalisation de ces fresques couvrant quarante mètres carrés, très Arts-Déco, qui datent un peu, a procuré à Pertus un grand plaisir, et l'impression de retrouver les gestes des glorieux prédécesseurs qu'il admirait et dont il n'hésitait pas à se réclamer.
Malheureusement à ce plaisir répond une grande fatigue imposant l'abandon de cette technique très physique, trop physique pour un homme certes jeune, mais de santé fragile.
Pertus retrouvera le goût de la peinture à fresque vingt ans plus tard. Cette fois c'est sa ville d'adoption, Toulon, qui aura la chance de bénéficier de ce retour aux premières amours.

Dans l'immédiat, Pertus ne renonce pas à la décoration murale. Il se tourne vers ce qu'un journaliste a appelé improprement « la fresque en céramique ». En 1937 il reçoit commande de la décoration des pavillons de la Provence et du Languedoc pour l'Exposition internationale de Paris.
Une céramique de six mètres carrés représente la cueillette des grenades, *Li miougrano* en Provençal, c'est à dire *les mille graines*. Elle retourne à Toulon, hélas, en autant de morceaux qu'il y a de graines dans une grenade. Il n'en reste qu'une gouache préparatoire.

Pertus arrive dans notre ville en 1932. Les quais du port de commerce sont fardés par le rouge orangé des tas de bauxite. C'est la bohême toulonnaise animée par Léon Vérane, c'est l'atelier d'Olive-Tamari sur la place d'Armes, lieu de rencontre de poètes, de peintres et d'écrivains, si bien décrit en 1960 par Charles Lévy.
José Mange, peintre et poète allait mourir face à la mer trois ans plus tard par une terrible nuit d'orage, dans son atelier du Quai du Parti. Sa femme Guyte et Eugène Baboulène étaient là pour l'accompagner.
C'est un Toulon vivant, inventif, léger, c'est un Toulon où souffle l'esprit, bref c'est le Toulon des années 30.
Le peintre sage et le beau Léon Vérane se rencontreront bien entendu. Pertus fera le portrait du poète et le poète dédicacera au peintre un exemplaire du *Livre des passe-temps* : « Pour Henri Pertus, poète par les pinceaux et sa vision harmonieuse de la légende *et* de la vie ». Il lui dédiera aussi un poème intitulé « Estampes et chroniques » évoquant la légende de Saint Hubert. Pour Vérane « Le cerf portait héraldique, dans ses ramures, la Croix.» Pour Pertus il est pourvu d'ailes bleues de papillon. Lequel des deux est le poète ? Plus tard, Olive-Tamari, directeur de l'école des beaux arts, lorsqu'il aura découvert toutes les facettes du talent de Pertus, écrira : « Pertus, avec ses grands yeux bleus animés des reflets du ciel, est le magicien qui sait illuminer l'univers des humbles choses ». « Son art nous guide à travers un champ d'étoiles. »

C'est une de ces étoiles, l'étoile à sept pointes des félibres, l'étoile de Sainte-Estelle, sa bonne étoile, qui va aider Pertus à se faire connaître des Toulonnais, lorsqu'il reçoit le premier prix d'un concours de crèches organisé par *L'Escolo de la Targo*.
Les crèches de Pertus sont reconnaissables entre toutes. Il y règne une ambiance de ferveur et de joie, et souvent il y apparaît un clin d'œil.

C'est ainsi que le ravi, personnage accessoire apparaissant d'habitude à une fenêtre les bras levés et écartés en signe d'appel et d'émerveillement, devient un personnage important, debout, de dos, semblant diriger d'un geste rond la musique des anges.

Ailleurs par une sorte de mimétisme les cinq personnages formant une joyeuse farandole expriment leur ravissement devant le bel enfant Jésus qui lui aussi est «ravi» d'être là sur les genoux de la vierge.
Plus tard encore la facture change, les personnages perdent de leur rondeur, deviennent anguleux à l'image des deux chèvres du premier plan. Le ravi est encore là, à gauche, redevenu un personnage effacé, alors que deux anges occupent la scène, l'un porteur de l'étoile, plongeant sur l'étable, l'autre, les bras levés, planant de bonheur ! De la cabane surgit une lumière éblouissante à laquelle répond le fanal qui a permis aux personnages de traverser cette nuit de Noël. Ce n'est plus une crèche, c'est une nativité.

Bien plus tard la sérigraphie marquera un retour à l'imagerie et un passage à l'image reproductible.
Ainsi du dessin rehaussé de couleurs Pertus est passé aux aplats de la gouache pour aboutir à une huile puissante et enfin retourner à l'image.
Voici, me semble-t-il, dans la continuité, une première différence entre les deux genres.

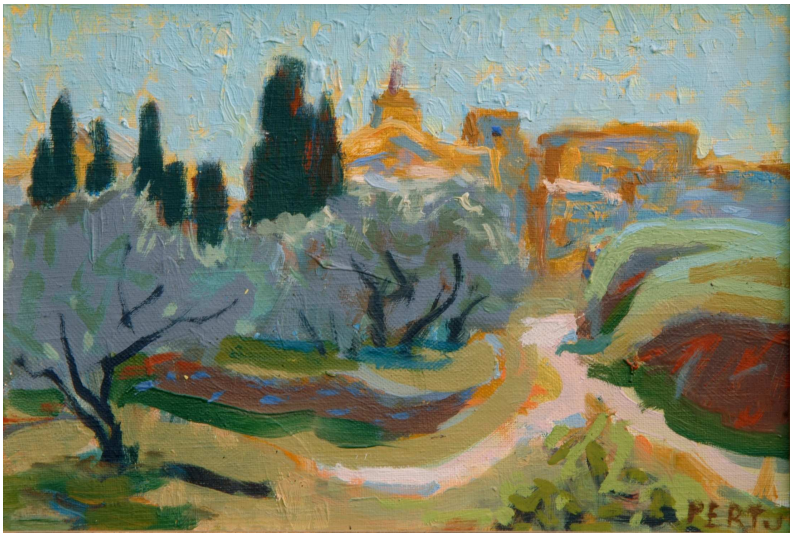
A partir de ce concours de crèches André Filippi est rapidement devenu un ami

de Pertus. Il se disait imagier et santonnier, ce qu'il était avec talent. En 1962, sous les cyprès du petit cimetière de Solliès-Ville, Pertus, qui avait peint et gravé sur bois le portrait de son ami, disait : « Le gentil petit peuple des santons est en deuil. Il nous a quittés l'artiste enthousiaste, le chantre des oratoires, des puits, des portails, s'émerveillant des plus humbles choses du terroir. Et moi j'ai perdu un ami, un ami fidèle. Je lui dois d'avoir pénétré l'intimité de cette Provence maritime, cette Provence varoise qui m'était nouvelle, à moi, venant *d'enfre-tierro*. »

Un jour en effet le Provençal du Var avait dit au Provençal du Gard :

« Il faut que je vous mène à Solliès-Ville. C'est un village qui n'est pas banal. »

Pertus émerveillé raconte: « Par une belle matinée de mai nous voici montant sous un soleil flambant neuf une route tapissée de pourpre et d'or par les valérianes et les genêts. Au fur et à mesure la plaine s'étendait. Etincelantes à l'horizon les Maures dessinaient, plus précises, leurs silhouettes bleues. Tout à coup au détour d'un chemin se dresse le clocher de l'église couronné de fer forgé et sous lui, l'épaulant en surplomb sur le vide, les toitures de tuiles roses et les murs ocrés des maisons. »



Pertus décrit un tableau de Pertus. Il vient de découvrir nos paysages et nos villages!

Après cette rencontre les deux compères créent en 1935 le *Salon de la gravure originale toulonnaise* qui, dès l'année suivante, devient le *Salon des Imagiers provençaux*, cher à mon cœur puisque le Comité des Arts et de l'Image que je préside depuis cinq ans en assure l'organisation chaque année en période calendale.

La gravure liait Pertus et Filippi, ce dernier se consacrant à la gravure sur bois.

Pertus avait appris l'eau-forte et la taille douce et en grand admirateur des maîtres de cet art y mettait à l'épreuve son dessin irréprochable et sa précision dans des œuvres où transparaît la clarté du sujet qu'il édicte comme une règle intangible.

Malheureusement les vapeurs de cette eau-forte s'avèrent nocives pour les poumons déjà fragiles de Pertus. Il ne va plus utiliser cette technique qu'en de rares occasions, mais avec quel brio !

Il déploie dans la gravure sur bois ou sur lino le même brio et

la même invention comme en témoignent quatre images représentant de belles jeunes filles dodues, parfois court vêtues ou largement décolletées. Les quatre éléments ? Les quatre saisons ? Il est difficile de trancher, d'autant plus que Pertus donnait rarement des titres à ses œuvres.

L'ambigüité est levée par une cinquième planche de la même série, représentant une jeune fille encore plus belle que les autres, plus effrontée, plus sensuelle, perchée dans un olivier comme l'oiseau qui gazouille au dessus de sa tête. Spectacle printanier ! Cette gravure destinée avec les quatre autres à illustrer un long poème en langue provençale de Delavouët s'appelle d'ailleurs *La printanière!*

Ces planches, pardonnez moi ! Nous ont agréablement éloignés d'une suite chronologique qu'il est temps de reprendre.

C'est en 1938 que se situe ce que l'on a appelé « La leçon de la chèvre ». Pertus avait redécouvert grâce à Paule, son épouse, Saint-Martin-de-Castillon, petit village du Vaucluse, à quelques kilomètres d'Apt. Pas loin de là Jean Giono, au sommet de sa gloire, a fait d'une ferme du Contadour un lieu de ralliement pour les jeunes gens qui ont lu *Refus d'obéissance,* et adhèrent aux idées pacifistes du chantre de *Manosque des plateaux*. Un jour, Pertus, une de ses œuvres sous le bras, se rend au Contadour où il est reçu par Giono.

Le maître tombe en arrêt devant

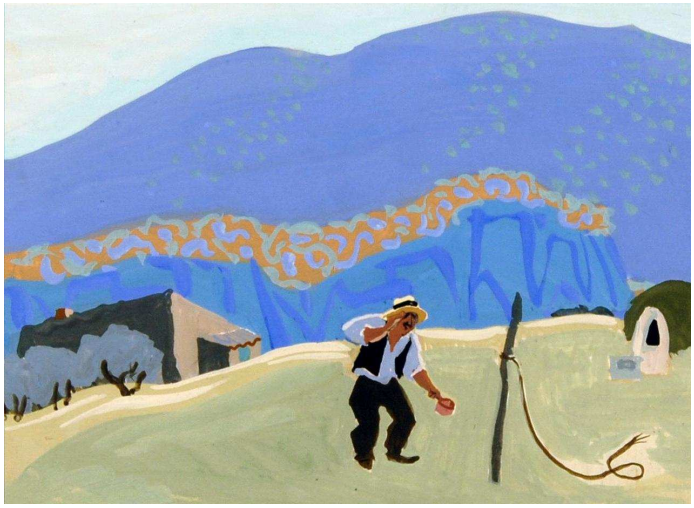
la représentation d'une chèvre et s'exclame : « Mais une chèvre, c'est mieux fait que cela ! » Pertus piqué au vif et certainement un peu vexé retourne dans son village où il s'appliquera à dessiner et à peindre des chèvres.

L'histoire ne dit pas s'il est allé soumettre ses études à son critique du Contadour !

La magnifique gravure de la chèvre est certainement le plus beau et le plus abouti des portraits, osons le mot, de l'animal devenu grâce à Giono le favori de Pertus. Cette chèvre, « la Joconde de Pertus » pour Gaston Malherbe aurait pu servir de modèle à Léon Vérane dans son « Petit bestiaire »

Les spires de ma corne et ma barbe sauvage
Confèrent à mon ombre un aspect satanique,
On me voue au sabbat, on me traite de bique
Et je donne mon lait pour faire des fromages

D'ailleurs elle a l'air de se trouver belle et de dire : « Je ne suis pas la chèvre de monsieur Seguin qui a commis la bêtise de s'échapper. Je suis la chèvre de monsieur Pertus. Et monsieur Pertus m'appartient, comme monsieur de Beaumarchais appartenait à son chien ! Je suis bien avec lui et je ne veux pas le quitter! »



Même absente la chèvre est proche de Pertus qui, voyant en elle la mort, n'était pas mécontent de la voir s'éloigner de temps en temps !
Pertus aimait et redoutait en effet cet animal capricieux au point d'en faire sa compagne sur une gravure chargée de symboles :
le mascaron de la fontaine c'est lui, et la chèvre qui dévore les feuilles du figuier est en train de raccourcir la vie de celui qui l'a gravée.

Il ne savait pas que la chèvre dévore tout sauf le figuier !
Il a gravé dette image pour ses cinquante ans : il ne reste plus que la moitié des feuilles… Il espérait bien être centenaire ! Il le serait cette année !
Le figuier arbre de vie, arbre de la sagesse tient une place importante dans l'iconographie pertusienne. « Les anciens avaient la feuille d'acanthe, moi j'ai la feuille de figuier » aimait-il proclamer sans se prendre au sérieux en associant son arbre favori à l'olivier en premier plan d'un paysage.

Pertus ne se prenait pas au sérieux non plus dans une gravure représentant un cavalier richement costumé et coiffé d'un ridicule chapeau à plume qui lui donne un air de bouffon. C'est lui, brandissant un fouet dont l'extrémité porte une étoile. Il ne fouette pas un cheval mais une chèvre, d'ailleurs, il ne fouette pas, car il était incapable du moindre geste de violence.

Il s'agit d'une interprétation personnelle d'une danse traditionnelle provençale, *Lei chivaous frus*, autrement dit les « chevaux fringants » imaginée par le Roi René, que Pertus a magnifiquement représentée à plusieurs reprises.
La chèvre de monsieur Pertus fait partie, comme je l'ai dit, de ce bestiaire familier qui anime souvent à côté d'une présence humaine la plupart de ses œuvres.

Ici la chèvre blanche et son chevreau broutent pendant que la chevrière tricote dans une campagne virgilienne dominée par la masse bleue du Luberon.
Dans un autre paysage les chèvres du premier plan cherchent en plein soleil un peu d'herbe sèche tandis que leur gardienne et sa petite fille profitent de l'ombre peu généreuse du seul arbre du paysage.

A ce premier plan aride succède un plan coloré de lavandes en fleur indiquant que nous sommes en été. Puis s'échelonnent d'autres plans horizontaux jusqu'à une montagne qui pourrait être le Ventoux, le Fuji-Yama des peintres provençaux, sous un ciel d'été implacablement bleu.

Une huile montre deux vieilles femmes noires dans un paysage où les blancs et les gris soulignés de touches jaunes donnent une impression de profonde tristesse. La chèvre est là ! La vieillesse et la mort ne sont pas loin !

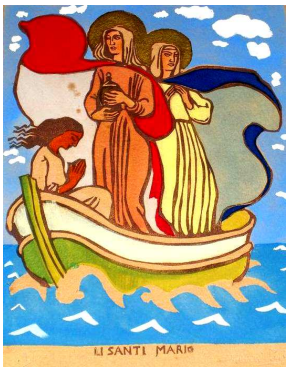
Ailleurs les gardiennes sont plus jeunes, l'une en bleu, l'autre en rouge, penchées pour cueillir de l'herbe, ce qui souligne les rondeurs que Pertus aimait bien !

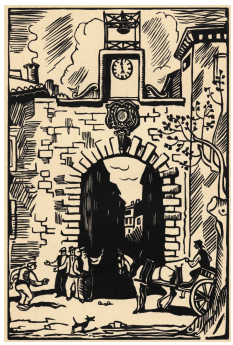
Dans une huile énigmatique le couple chèvre-chevrière ne peut pas voir ce qui se passe derrière le mur délabré, et pourtant ce qui se passe, ce n'est pas rien ! C'est un homme tenant par la bride un âne chargé d'une femme qui porte et protège dans ses bras un petit enfant! C'est la fuite en Egypte sous un ciel orageux menaçant un village proche de Saint-Martin. Une paysanne enceinte observe la scène avec attendrissement. Les ocres mêlés aux bleus confèrent à cette œuvre une ambiance mystique qui la place au delà de l'anecdote, parmi les peintures les plus puissantes de Pertus.

C'est en 1938 qu'un éditeur lui commande soixante cartes différentes illustrant le folklore, le marché, les villes de Marseille, Nice et Toulon. L'élégance du dessin et la gaité des couleurs sont bien conformes à l'idée que l'on se fait des images. L'imagier balance sans cesse avec le peintre, et le peintre complète l'imagier, mouvement particulièrement perceptible, nous le verrons, dans la réalisation des sérigraphies, technique dans laquelle Pertus excelle.

Pendant la guerre Pertus s'installe à Saint Martin pour échapper au service du travail obligatoire. Le village avait vu naître la mère de Paule et Ferdinand Pertus, y avait peint. Ce n'est plus à l'occasion de vacances scolaires que le petit village perché aux confins de la Haute Provence et du Luberon l'accueille, c'est pour plusieurs années de « grandes vacances », qui permettent à Pertus de s'immerger à la fois dans la vie du village et dans le monde paysan au sein d'une nature d'une rare beauté.

Il renoue avec l'image en gravant une série des saints de Provence joliment et naïvement coloriés, puis une suite de gravures sur le Vieil Apt qui lui permettent de vivre modestement de son art en reprenant la tradition du colportage pour les proposer chez les commerçants de la petite ville toute proche.





Les travaux des champs sont observés et représentés par Pertus avec un regard d'ethnologue, mais aussi avec un double sentiment d'admiration et de bienveillance pour ces hommes et ces femmes qui vivent et travaillent rudement sans lever les yeux sur les paysages magnifiques qui font la joie du peintre.

Le laboureur éreinté, la tête baissée, les yeux fixés sur le sillon qu'il trace ne prête aucune attention au paysage d'automne qui l'entoure en une symphonie de bruns et de bleus. Bleue est la robe de l'un des chevaux. Pertus qui avait une grande culture artistique fait peut-être ici une allusion aux *Chevaux bleus* de Franz Marc.

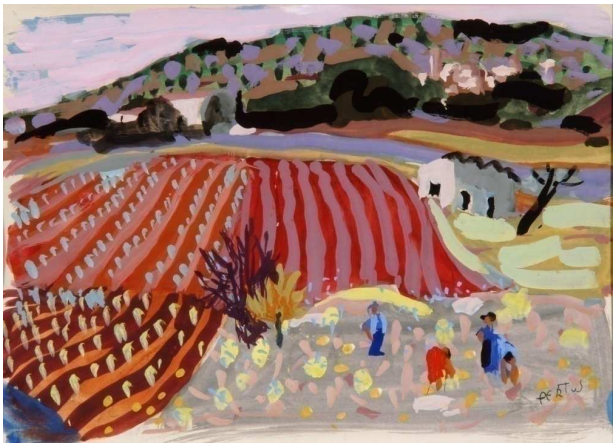
Le faucheur, arrive d'une allure décidée devant l'étendue dorée du champ de blé. A nous deux ! Il va entamer une rude journée sous le soleil ardent. Dans sa musette le casse-croûte, à la ceinture la corne de bœuf contenant la pierre à aiguiser qui trempe dans l'eau.
C'est ensuite l'heure du repos. Exténué il s'endort à côté de sa compagne qui, elle aussi a travaillé dur.

Le travail des bergers et des bergères donne lieu chez Pertus à de magnifiques scènes bucoliques, la présence des hommes et des animaux étant un beau prétexte pour peindre des paysages, des ciels, des nuages, pour traquer la lumière à toute heure du jour et par tous les temps. Parfois les moutons ressemblent aux nuages et les nuages à des moutons, et la chevrière à l'animal qui l'accompagne alors que

sous son grand chapeau de paille elle vient de traverser un champ des fleurs dont elle a fait un bouquet. Et toujours en arrière plan les douces courbes du bleu Luberon. Là le ciel a presque pris les couleurs de la terre. Peut-être un orage menace-t-il ? La chevrière précédée de sa bique se hâte vers le village.

Les nuages montent au dessus des collines, partant de la gauche du tableau pour se répandre en éventail au dessus des collines tandis que la ligne jaune et brune des champs s'élargit elle aussi pour donner une grande profondeur au paysage. Du grand art ! Pertus est un grand peintre!

Les lignes des sillons ou des cultures, les bandes et les formes géométriques des champs de lavande des « Alpes de lumière » ou de vignes de la Provence littorale sont traités en des associations de couleurs osées mais toujours harmonieuses.



La plupart du temps la présence humaine est suggérée par de rares traits de pinceau donnant avec justesse l'attitude du travailleur et nous éloignant de la minutie avec laquelle Ferdinand dessinait ses personnages.

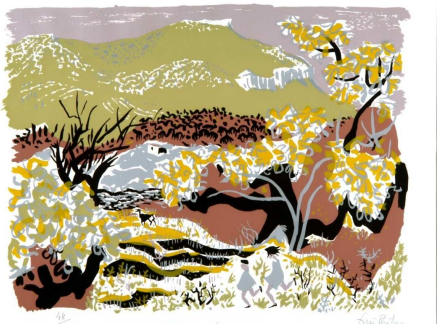
S'il n'y a pas de présence humaine elle est remplacée par quelques arbres noirs semblant implorer le ciel de leurs bras dressés.

Après une longue immersion dans la vie rurale Pertus retourne à Toulon, et après la Libération devient professeur à l'Ecole des beaux arts. Il occupera ce poste pendant trente ans. A partir de 1961, disposant des moyens techniques de l'école, il aborde une nouvelle période de sa vie d'artiste. Procédé de reproduction à l'aide d'écrans de soie, d'où son nom, la sérigraphie, comme la gravure, permet plusieurs tirages à partir d'une épreuve originale.

La frontale du port reconstruite s'insère entre les courbes du Faron et le calme plat des eaux de la vieille darse

Les trois autres montagnes toulonnaises ne manqueront pas à l'appel.

Le Coudon décrit par Vérane comme une« Longue vague écumante qui ne déferle jamais ».



Le Mont Caume, véritable acropole dominant une campagne d'automne où l'animal favori de Pertus est comme chez lui et enfin le *Baou de quatre Aouro,* mur calcaire surgissant cette fois d'un tendre vert printanier.
Peut-être encore une référence aux quatre saisons confirmant cet amour de la nature qui a guidé Pertus toute sa vie.

Amour de la nature, amour des hommes, amour des traditions conduisent Pertus à ouvrir son œil vif et souvent ironique sur les usages, les légendes et les coutumes de notre ville et de son Vaucluse adoptif. Ici les joutes provençales dans le port, déjà représentées en 1777 par Joseph Michel dit Michel de Toulon et plus près de nous par Frédéric Montenard.

Ailleurs la Belle de Mai, cette fillette parée d'un voile de mariée fait le plus souvent d'un rideau donné par sa maman, la voici, hiératique pendant qu'un groupe de galopins danse autour d'elle une sarabande endiablée. C'est le printemps, la nature s'éveille, une pie s'envole, une colombe blanche déploie ses ailes sur la tête de la belle. Tout est prétexte à symbole religieux et profane, mais nous retournons vite à une réalité pratique en observant en arrière l'un les deux enfants recevant une pièce en échange du bouquet offert à la dame, et aussi en échange du spectacle. C'est une version campagnarde des belles de mai que beaucoup d'entre nous ont connu dans les rues de Toulon.

Après le duo des *targaïres* s'opposant sur leur « tintaine », après le groupe animé de la Belle de mai, voici la foule de La Saint-Marcel à Barjols.
La fête des tripettes qui se déroule en janvier honore le saint patron du village et le bœuf qui aurait sauvé les Barjolais lors d'une famine. Le saint ballottant, entouré des *bravadeurs,* et le bœuf décoré pour le sacrifice sont

promenés en musique dans les rues de la ville après une messe particulière puisque tout le monde sautille sur place, de joie certainement. Encore la dualité profane religieux. Pertus nous raconte tout et n'oublie pas au passage de nous montrer les beaux costumes des Provençales. Lorsqu'une commande lui est faite pour une céramique reprenant le même motif il a la délicatesse de donner les traits du destinataire à l'un des personnages.

A Saint-Martin comme en beaucoup d'endroits de la Provence le temps de Carême était coupé par une mascarade, la « Fête des fileuses », que décrit ainsi un chroniqueur du XIXe siècle : « Rien de plus gai et d'amusant comme cette longue file de personnes, originalement costumées selon la mode du bon vieux temps, se livrant en cadence à des pas de la plus primitive des chorégraphies et toutes porteuses de quenouilles chantant des couplets en langue provençale … Cette joyeuse mascarade n'a que le tort de se produire en Carême ». Pertus, n'a pas hésité à représenter, en un superbe nocturne, cette véritable « Saturnale ».

Le balancier Toulon, Saint Martin, Toulon ramène Pertus au bord de l'eau, élément qu'il n'aime pas beaucoup, mais qu'il admire et respecte admettant que notre Méditerranée est un beau motif et le montrant dans une magnifique gouache dont les plans ondulés nuancés de bleus subtils conduisent à la mer qui se confondrait avec le ciel si le bec de l'Aigle de La Ciotat n'était pas là. Bel exploit !

Plus près de Toulon et plus près de ses yeux il observe une mer de tempête rendue dans des gris subtils marqués de grands traits dessinant les vagues, sous un ciel de vent d'est ponctué par Les Deux Frères.

C'est que Pertus voyait dans la mer, dès la sortie du port, des dangers, des territoires inconnus et aussi des tentations. Lorsqu'en 1951 il illustre *La petite tapisserie de la mer*, poème écrit par son ami Max-Philipe Delavouët, il montre dans une mer déchaînée où coulent des flots d'encre, un nageur en perdition face à la belle sirène qui se dresse nue et tentante à la proue du vaisseau qu'il n'atteindra jamais.

Et pourtant la mer peut lui réserver de belles surprises lorsqu'il aperçoit une belle baigneuse dorée, dodue et semblant nue, probablement comme il la rêvait ; ou encore, lorsqu'en plein été, il plante son chevalet sur le sentier qui domine l'anse Méjean et découvre un tableau idyllique sous les pins.

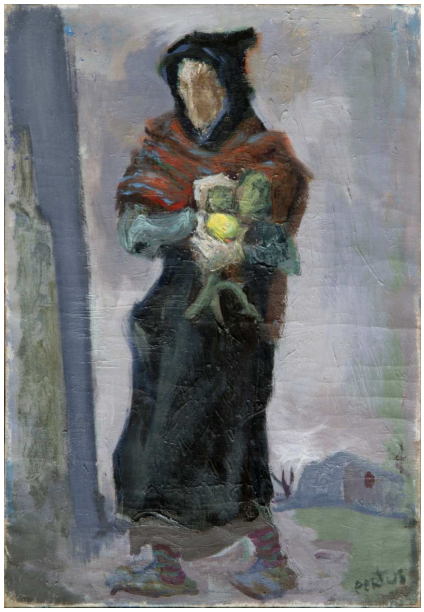
Comme Cézanne, Pertus aime les baigneuses au bord des calmes rivières. Le soleil d'été est chaud, les personnages sont nus, d'une belle couleur appétissante soulignée par un délicat trait blanc. Cela se passe sur les bords du Calavon, au pied de Saint-Martin.

Observez bien, en bas, cette grande feuille de figuier au premier plan, écartée pour laisser voir les deux baigneuses nues : le peintre est là, caché derrière la feuille !

Pertus peint ! Et si la feuille de vigne avait été une feuille de figuier ?

Souvenez vous des quatre saisons et de « La printanière » et vous ferez le rapprochement avec les baigneuses. Vous comprendrez le goût de Pertus pour le corps féminin.
Cette constatation m'a poussé un jour à demander à son gendre, Gaston Malherbe, auteur d'un bel ouvrage récemment paru, si Pertus n'était pas un « pistachier », vous savez ce personnage de la crèche, amateur de femmes, gorgé de pistaches réputées aphrodisiaques. Gaston m'a répondu : « Il aurait bien voulu, mais il n'a jamais osé ! ». Un de ses amis qui devait bien le connaître l'appelait affectueusement « Le faune tranquille » !

Cette tendresse, Pertus ne l'avait pas pour les femmes plus âgées. Tout d'abord il ne les habillait pas de couleurs vives et *a fortiori* ne les déshabillait pas, mais les couvrait de robes sombres comme en portaient les paysannes de Saint-Martin. Elles ne sont plus rondes mais anguleuses, elles n'ont plus le teint rose, mais souvent jaune à l'image des fougasses qu'elles viennent d'acheter. Elles ne parlent pas à haute voix, mais bien que sourdes, elles chuchotent alors qu'il n'y a personne pour entendre quelque médisance.



Elles ne peuvent être que revêches, qu'elles marchandent des fleurs de courgettes sur le marché ou s'avancent dans un décor de désolation, un bouquet d'artichauts dans les bras et dans la main un citron centrant de son seul éclat une toile sinistre mais aux couleurs si subtiles.

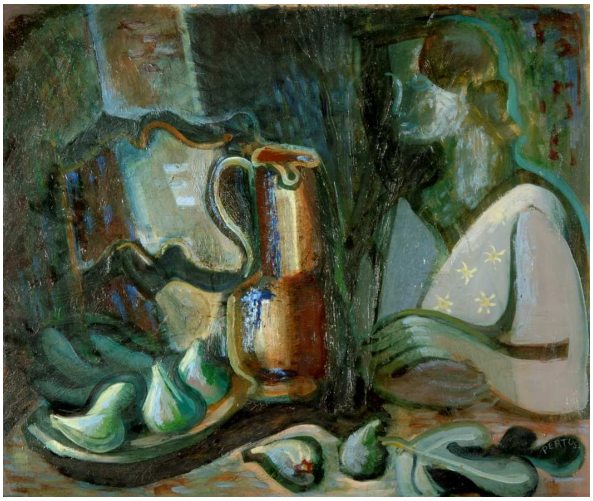
Les vieilles paysannes usées par les travaux des champs sont encore plus anguleuses. Elles sont épinglées comme le ferait un entomologiste pour des insectes !
Ces œuvres sont sans complaisance, cruelles et caricaturales. C'est peut-être la seule fois où Pertus se laisse aller dans cette voie, mais il se rattrape vite et semble nous dire : voyez ce que la vie a fait de ces pauvres femmes !

Lorsqu'il groupe les trois âges de la vie Pertus met en scène une grand-mère plus ronde, souriante, portant un chapeau et des vêtements noirs, mais agrémentés d'accessoires bleus, veste et tablier de ce fameux « bleu Pertus ». A la fille, vêtue aussi de ce bleu ineffable, revient la tâche de porter l'échelle ayant servi à la cueillette que la grand-mère porte dans son panier. Devant, la petite fille aux vêtements d'un bleu très clair, sous un trop grand chapeau de paille, trottine allègrement malgré ses pieds nus. Elle n'a ramené de la cueillette que cette grande fleur jaune qui se projette sur le tablier de la grand-mère et elle la porte fièrement. Belle harmonie !

Les couleurs vives et claires sont réservées à la jeunesse, enfants, jeunes femmes et aussi aux rares jeunes hommes (c'est la guerre !), qui pique-niquent ou se promènent gaîment sur un chemin bleu en contrebas de Saint Martin. Est-ce le repos dominical, ou plutôt cette gaîté évoque-t-elle la colonie d'enfants créée pendant la guerre par Paule ? En bénéficiaient les enfants d'immigrés italiens habitant comme les Pertus au Pont-du-Las et dont les parents n'avaient pas les moyens de leur offrir des vacances.

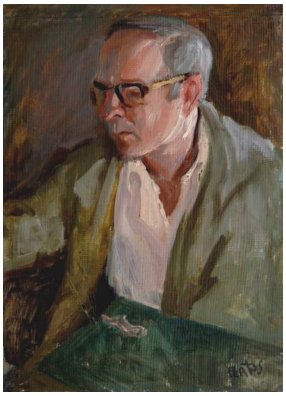
Les pères, maçons pour la plupart, restauraient les maisons du village qui accueillaient les petits colons. Certains s'en souviennent avec émotion et vouent à Pertus une reconnaissance filiale tout en admirant et collectionnant ses œuvres.
Pertus parcourait à pied Toulon et ses environs, et la campagne entourant son cher village du Vaucluse. Lors de ces promenades il engrangeait des images, faisant sur le motif d'innombrables croquis qu'il classait et rangeait dans des tiroirs, le tiroir des ciels, le tiroir des champs, des fleurs, des chèvres… Il travaillait ensuite « en atelier », bien qu'il n'eût jamais disposé d'un atelier chez lui à Toulon.

Les scènes d'intérieur sont peu nombreuses, empreintes de tendresse dans une lumière subtile et dans des tonalités tendres soulignant, aussi bien dans l'huile que dans la gouache, les liens qui unissent le peintre et son modèle : c'est sa fille Sabine écrivant ou en train de broder devant son piano. A d'autres moments la manière et la matière sont différentes, plus puissantes pour montrer une repasseuse dont la pose évoque irrésistiblement celle du Picasso de la période bleue, ou pour peindre un intérieur à la manière de Georges Braque.
Pertus était ouvert à tous les courants et à toutes les tendances : il essayait, il réussissait, mais il restait Pertus.

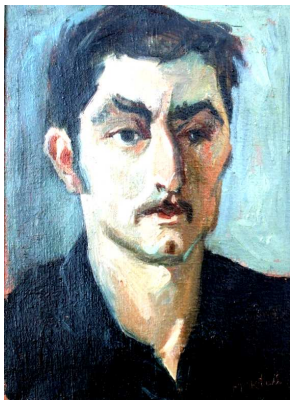


La nature morte ne l'a pas passionné : c'est la nature vivante avec ses variations de saisons et de temps, ce sont les hommes et les femmes qui y travaillent et les animaux qui la peuplent qui le passionnent. Ses natures mortes donnent l'impression d'être des pastiches.
Cependant Pertus y est bien présent lorsqu'il décrit un moment de la journée, la confection de l'aïoli ou l'heure du café, ou encore lorsqu'il ajoute un personnage regardant la nature morte aux figues et à la cruche en terre dorée et vernissée.

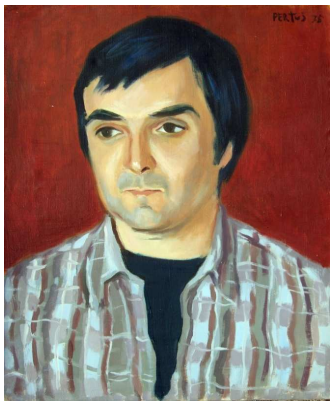
A l'école des beaux arts de Toulon où il dirigeait un atelier, dont il a si bien rendu l'ambiance, il a pendant trente ans enseigné à des générations de peintres en herbe dont beaucoup sont devenus de grands artistes et d'autres de moins grands, mais tous ont conservé de son enseignement un souvenir ébloui et ému. Xavier Etienne, Robert Mendoze et Michel Dufresne dont Pertus a fait le portrait, Louis Imbert, notre collègue de l'Académie du Var, peuvent encore en parler, évoquer cet enseignement basé plus sur l'exemple que sur le conseil, respectant la personnalité et la liberté de chacun. Pierre Anfosso et Gilbert Louage, qui est présent à côté du maître, sont partis vers d'autres paysages. Ils avaient fondé en 1950 avec Robert Mendoze, Jacques Burois et Monique Ducreux le « Groupe 50 » qui continue à marquer la peinture toulonnaise.



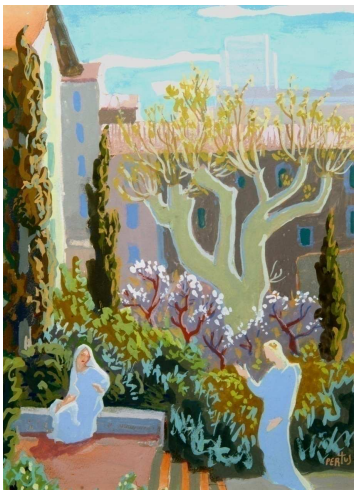
X. Etienne



R. Mendoze

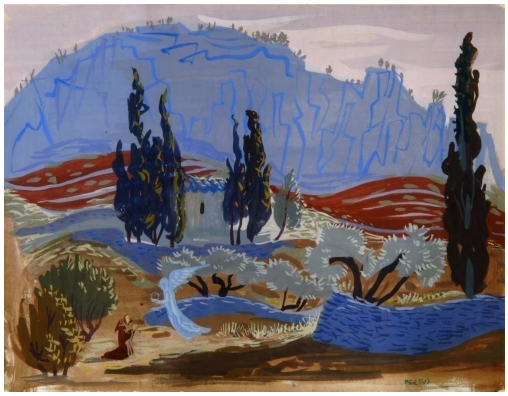


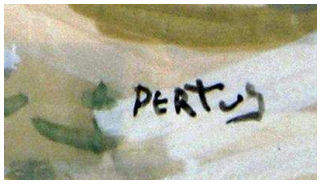
M. Dufresne



Pertus a vécu cinquante six années à Toulon, entrecoupées par les cinq ans de guerre et les périodes de vacances scolaires passées à Saint-Martin. Au bord de la Méditerranée et au pied du Luberon il a vécu au sein d'une nature magnifique où il n'a cessé d'admirer la création et de vénérer Le Créateur.

Sa peinture est imprégnée de divin, et il le montre dans une *Annonciation faite à la Vierge* devant son appartement du Pont-du-Las, ou dans *l'Annonce à Saint-François* au milieu de la belle nature de Haute-Provence.





Sa foi, Pertus l'a affirmée en transformant le t de sa signature en croix latine, comme l'avait fait pour les t de sa belle écriture calligraphiée le poète Saint-Pol-Roux, « Le Magnifique ».

Pertus était profondément croyant et faisait partie du tiers-ordre franciscain, mêlant parfois avec humour sa foi, et sa joie, dans ses actes et dans son art.

En 1982 il illustre les *Poèmes Franciscains* écrits en langue provençale par Marius Jouveau. Treize gravures racontent la vie du *Poverello*, l'annonce, le dénuement, l'amour de la nature dans « le Cantique des créatures », mais aussi la joie et la prière entre les vignes chargées des lourds raisins de la verte Ombrie et la basilique d'Assise.

Pertus a peu voyagé dans sa vie, en Terre Sainte, et à Assise, « La Rome des franciscains » pour aller au devant de deux personnages magnifiques, Saint François et l'admirable Giotto, vénéré depuis toujours. Les deux personnages étaient là, dans la basilique supérieure, et Pertus pouvait vérifier que le peintre des fresques d'Assise était bien digne d'avoir représenté son cher Saint François. On pourrait dire que dans la basilique trois personnages se rencontraient, et même un quatrième, car il faut bien se garder d'oublier Cimabue, le maître de Giotto! Et si l'on veut bien se rappeler que la crèche de Noël est née une nuit de l'an 1223 dans la chapelle de Greccio où Saint-François célébrait une messe on ne peut que faire un rapprochement avec Pertus : grâce à Saint-François et Giotto la boucle est bouclée, de la crèche qui valut à Pertus le premier prix en 1932, aux fresques d'Assise!

Les œuvres religieuses gravées de Pertus ne respirent pas toutes la joie qui illumine les poèmes franciscains. Une Sainte face en aquatinte d'une noirceur extrême, très émouvante, montre peu la souffrance du Christ, mais un visage empreint de bonté et d'une sérénité que l'on ne trouve pas dans une œuvre tout aussi sombre à laquelle l'on pense irrésistiblement, *Le Prophète* d'Emil Nolde, chef de file de l'expressionnisme allemand. Pertus disait souvent : « Je n'aime pas le misérabilisme ».

Deux autres gravures dégagent une impression de puissance et de ferveur qui signent bien la foi profonde de l'artiste. Œuvres religieuses, mais aussi véritables tableaux, animés, dans *Le Tombeau,* par le vol de l'ange qui fond véritablement sur les saintes femmes terrorisées par ce vol de rapace alors qu'il leur annonce la bonne nouvelle.

Les pèlerins d'Emmaüs, eux ne la connaissent pas cette nouvelle : ils quittent Jérusalem où plus rien ne les retient, sans reconnaître Jésus dans leur compagnon de route à la belle prestance sous son feutre élégant.

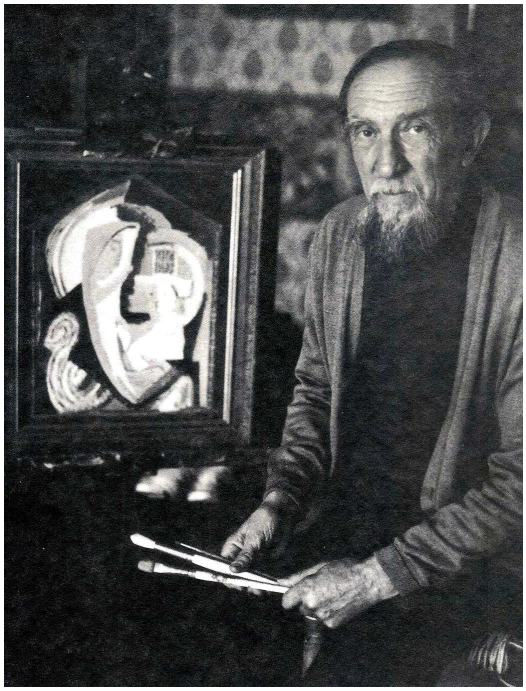
Les œuvres murales de Pertus sont nombreuses. Ce sont pour la plupart des chemins de croix en céramique, dans l'église Saint-Joseph au Pont du Las, à Saint-Flavien au Mourillon, dans l'église Sainte-Thérèse au Pont de Suve. Cette dernière mérite une mention particulière car son baptistère possède des fresques qui mériteraient mieux que l'abandon et l'oubli qui, à l'image des rideaux censés les protéger, les couvrent depuis des années! Cette église pourrait être « l'église de Pertus ».

A côté des œuvres monumentales d'inspiration religieuse il ne faut pas oublier un grand panneau mural visible au Mourillon à la maison des maîtres boulangers, la céramique qui domine la vitrine de la libraire Charlemagne, hélas peu visible, et la céramique qui va prochainement retrouver une place d'honneur sur un mur du Lycée Bonaparte grâce aux Amis d'Enri Pertus. Il serait ainsi possible de tracer dans Toulon un véritable « itinéraire Pertus ».

A l'opposé de ces œuvres murales Pertus a suivi le chemin de son père en se faisant illustrateur de livres, dans lesquels la Provence est toujours présente avec ses saints et ses danses et ses santons, parfois personnages inattendus d'un roman policier régionaliste. On y trouve cette verve et cet humour si réjouissants dans l'œuvre de Pertus. Deux romans de Paul Maurel, maire de Solliès Ville et auteur d'une Histoire de Toulon, ont été illustrés à quatre mains par Pertus et Filippi. Ils ont réalisé ensemble des

bois gravés non signés, marquant ainsi leur amitié et rappelant que c'est en montant par une belle journée de mai vers le village que l'un a fait découvrir à l'autre la beauté de nos paysages.

En 1979 Pertus, prononce son discours de réception dans notre compagnie.



A la même époque il accepte de se laisser photographier les brosses à la main, à côté d'un œuvre de style peu académique dont la facture que l'on peut qualifier de « moderne » confirme qu'aucun courant artistique ne lui est étranger. Il l'avait déjà prouvé !

En 1982 à l'occasion du jubilé académique du professeur Jean-Baptiste Gaignebet, Pertus réalise une véritable allégorie mettant en pendant les deux pôles de la vie de notre collègue, Souillac et Toulon. A Souillac l'art roman, la truffe et le pied de tabac, à Toulon les Atlantes, l'amphore, l'olivier et la jarre à huile, à Souillac les forêts, à Toulon la mer, à Souillac le blason au sanglier, à Toulon la croix d'or sur fond d'azur. Clio, la muse de la poésie épique et de l'histoire, chante la renommée de celui qui durant cinquante années a honoré notre compagnie. Belle image que cette gouache dont les camaïeux de bleu auraient convenu à une céramique. Henri a renoué dans cette oeuvre avec Ferdinand l'enlumineur.

A l'approche de la fin de sa vie Pertus confiait : « j'ai deux heures de bonheur chaque jour quand je peux tenir les pinceaux dans la main. Il réalise sa dernière oeuvre, des gouaches lumineuses destinées à illustrer *Les Rois Mages* de Frédéric Mistral, ultime hommage à la Provence et à son chantre le plus célèbre.

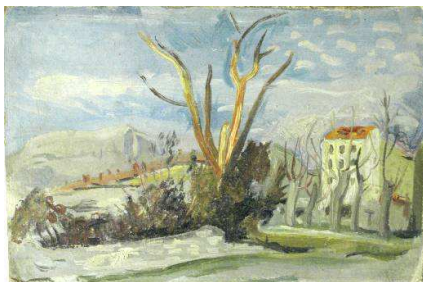
Comme il avait rencontré, ébloui, François et Giotto à Assise, Pertus, au moment où il va quitter la lumière de la Provence, va à la rencontre d'une autre lumière grâce à Mistral et aux Rois Mages. Les Rois Mages d'Henri rejoignent ceux de Ferdinand !
Le 18 février 1988 Pertus s'éteint salué comme un grand artiste dans la presse toulonnaise, dans la presse locale seulement ! Il était bien conscient de cette méconnaissance, mais il n'avait rien fait pour entrer dans les cercles artistiques et le circuit des galeries. Il disait : « Je n'ai jamais été un peintre attaché à qui que ce soit, c'est pour cela que je ne suis guère connu en dehors de Toulon et de la Provence ». Et il ajoutait, ironique : « Comme disait Le Maître Mistral, en dehors de La Crau, il ne s'en est guère parlé. »

Alors Pertus imagier ou Pertus peintre ?
Rien des arts plastiques n'était étranger à Pertus, y compris la tapisserie.

Tapisserie ce la Caisse d'Epargne de Toulon

Il faut bien admettre que lorsqu'avec André Filippi il a créé le salon des Imagiers provençaux, il s'est paradoxalement desservi en excluant l'huile pour ne retenir que des œuvres sur papier : dessin, aquarelle, gouache, et bien entendu, la gravure selon tous les procédés.
D'ailleurs, souvenez vous, le premier salon, celui de 1935 s'appelait « Salon de la gravure originale toulonnaise». Pertus était donc un « imagier provençal », appellation réductrice pour la plupart des amateurs, alors que lui n'appliquait aucune échelle de valeur à son art, ce que l'on appelle l'image étant du même niveau que l'huile, la fresque, la céra
mique et la tapisserie

Regardez la manière dont il traite un de ses motifs favoris, *le Baou*. Un puissant dessin pourrait être considéré comme une « image », selon la règle du Salon des Imagiers.



Ensuite Pertus s'empare des ses brosses et sur un carton réalise un tableau dans lequel un *Baou* fantomatique sert de fond à une rangée de platanes devant une grande maison blanche qui est le véritable sujet.
Puis la montagne surgit derrière la même maison devenue rose et le tableau s'anime d'une ménagère étendant son linge.

Ailleurs, c'est un pastel qui esquisse rapidement la montagne.
Sur la dernière huile *Le Baou* majestueux retient de gros nuages blancs qui montent dans le ciel bleu.
Après la première image, ce sont trois tableaux que nous propose Pertus !
Vient ensuite la sérigraphie *: Le Baou* occupe tout l'espace derrière les arbres qui sont ceux du pastel. Le muret du premier plan est là, lui aussi, survolé par une pie.
Avec un motif identique et des moyens techniques différents Pertus a abouti à une œuvre qui a été tirée à plusieurs dizaines d'exemplaires. Il s'agit là d'une image selon l'une des définitions du mot!

Mais les choses ne sont pas aussi simples! Et comme le poète a toujours raison, c'est Max-Philippe Delavouët, le poète ami, qui a tranché : « Pertus était un imagier et je vois là la marque de son authenticité. Ils étaient imagiers aussi nos aïeux éternellement jeunes de Saint-Trophime et de Saint-Gilles, et tous nos vieux cousins d'Italie qui faisaient pour leur joie comme pour la nôtre la menue miniature et la fresque largement épandue. »
Ainsi Pertus est un imagier selon la définition médiévale suggérée par Delavouet. Il est aussi créateur d'images reproductibles, cartes postales, images de saints, estampes, sérigraphies, et en cela aussi, il est imagier.
Imagier ? Peintre ? Peu importe finalement ! Pertus est un grand artiste !

Et pour Olive-Tamari « Pertus, peintre, fresquiste, graveur, céramiste est un artiste complet. » Complet il l'est, avec un égal bonheur dans toutes les techniques !

Et puisque je parle de bonheur et pour conclure, j'ai envie d'appliquer à l'œuvre de Pertus la définition du beau donnée par Stendhal : « Le beau c'est une promesse de bonheur. » Une promesse de bonheur, voila le pari que Pertus a tenu toute sa vie : faire partager aux autres sa joie de vivre, son amour de la nature, sa foi, en imprégnant ses œuvres de ce quelque chose d'indéfinissable et pourtant perceptible qui ressemble au bonheur.

Les Grandes Personnes

En 1979 Henri Pertus concluait son discours de réception à l'académie du Var par cette confidence qui résume tout : « *Me régali de pinta !* », Je me régale de peindre !
Il aimait aussi dire à ses élèves : « En premier il faut peindre pour se faire plaisir, et puis pour faire plaisir aux autres. Quand les deux sont liés vous avez atteint le sommet. »

J'ai pris un grand plaisir en préparant ce discours, en choisissant les images et en vous livrant mes réflexions.
A vous de juger si j'ai suivi Pertus dans sa seconde proposition.... !